

LA RECTITUDE DE LA CROYANCE : LA VÉRITÉ ET LES DEGRÉS

Arturs Logins

(Université de Zurich)

I. Introduction

Selon Pascal Engel, la vérité est l'idéal de la raison pour les croyances (voir Engel 2013, Engel 2014). L'approche de Pascal Engel fait partie des conceptions *normativistes* de la croyance. Selon le normativisme, la croyance est fondamentalement un phénomène normatif. Autrement dit, la croyance n'est pas un phénomène purement descriptif, comme la surface de la face cachée de la lune ou l'âge moyen de la population terrestre. Typiquement, les normativistes maintiennent que la croyance est soumise à une norme et que cette norme est nécessaire, selon certains même essentielle, à l'attitude (et au concept) de croyance. Selon certains normativistes, dont Pascal Engel, cet aspect normatif se manifeste dans le fait que toute croyance est soit *correcte* (*juste*) soit *incorrecte* (*injuste*). Intuitivement, il y a des croyances correctes, celles qui parviennent à se conformer à leur norme inhérente, et il y a des croyances qui ne parviennent pas à cela. Il est aussi important de noter que la *rectitude* (le fait d'être *correct*, ou *juste*, ou *approprié*, ou encore *adéquat*) est typiquement distinguée de la *justification*. Une croyance juste n'est pas nécessairement une croyance justifiée, et vice versa¹. Ma croyance selon laquelle il y a exactement quinze chats en bas de l'immeuble en ce moment peut bien être juste (s'il y a quinze chats en bas), mais si je n'ai aucune raison de le croire (supposons que je devine cela complètement par hasard) ma croyance n'est pas justifiée. Elle pourrait aussi être justifiée (dans la situation où je compte ce qui paraît être quinze chats) mais pas correcte (s'il n'y a que quatorze chats et un grand écureuil semblable à un chat). Les théories de la rectitude et des normes fondamentales des croyances associées sont distinctes des théories de la justification (même si elles sont connectées). Nous nous focalisons ici sur la rectitude.

1 Plus précisément, selon une version répandue du normativisme, ces deux propriétés de la croyance sont à distinguer. Il convient de noter néanmoins que des variantes de l'approche normativiste existent selon lesquelles il n'y a pas de croyances justifiées fausses (Sutton 2007, Littlejohn 2012, Williamson à paraître). En assumant que la norme de la croyance est la vérité (ou la connaissance, cf. Williamson 2011, à paraître, Benton 2014 pour références), cette position amène naturellement vers une association, si ce n'est une identification, de la justification avec la rectitude. Dans ce qui suit nous laissons cette option de côté. Merci à un évaluateur anonyme d'avoir attiré mon attention sur le besoin de clarifier ce point.

Les philosophes qui acceptent l'existence d'une norme fondamentale de la croyance sont divisés sur la manière dont on doit la formuler. Certains débats concernent le contenu de la norme et d'autres, sa forme. Plus précisément, une norme peut ici être comprise sous des modalités différentes (la forme) : on peut la comprendre, par exemple, dans un sens prescriptif (ou purement déontique), c'est-à-dire, impliquant un *devoir* ou une *obligation*, que nous sommes censés suivre. Nous pouvons aussi la comprendre dans le sens d'une *permission* où la norme nous permet d'avoir des croyances dans certaines conditions. Une norme peut aussi avoir des contenus différents. Dans les débats concernant la norme de la croyance, la grande majorité de ceux qui acceptent le normativisme semblent privilégier la compréhension de la norme en termes de *vérité*. Ainsi, par exemple, si nous adoptons l'approche prescriptive et l'idée que la norme concerne la vérité, nous avons une norme de la forme :

(Norme Simple de vérité) : tu dois croire que p est le cas si et seulement si p est le cas !

Des variations (plus ou moins complexes) de la norme simple existent (voir Wedgwood 2002, Boghossian 2008, Whiting 2010, entre autres). Dans ce qui suit, nous n'allons pas entrer dans le vaste débat concernant la formulation de la norme fondamentale de la croyance. Notons seulement qu'une alternative prometteuse à la norme simple de la vérité admet que c'est la connaissance qui est la norme fondamentale (voir Williamson 2000, Engel 2004, Smithies 2012, pour des variantes de cette alternative). Ce qui est important pour nous c'est que les normativistes, donc Pascal Engel, maintiennent qu'une norme fondamentale de la croyance est nécessaire (ou même essentielle) à la croyance et que toute croyance qui ne se conforme pas à cette norme n'est pas correcte (juste) et toute croyance qui s'y conforme est correcte (juste).

Le normativisme a reçu de nombreuses objections dans la littérature récente (voir, pour des discussions et résumés Fassio 2011, Engel 2013, McHugh et Whiting 2014, McHugh 2017, entre autres). Pascal Engel a proposé en réponse à certaines objections contre le normativisme une version novatrice de la norme. La proposition novatrice de Pascal Engel consiste à remplacer le *devoir* prescriptif supposé dans la norme de vérité par un *devoir* d'un idéal de la raison. En bref, selon cette approche, idéalement nous devrions croire seulement des vérités et toutes les vérités. Il ne s'agit pas d'un devoir ou d'une obligation que nous sommes censés pouvoir suivre complètement. Il s'agit d'une idéalisation concernant des agents qui sont capables de croyances (voir Engel 2013). Ainsi, l'affirmation selon laquelle la vérité est l'idéal de la croyance doit être comprise

dans le sens où seul un agent idéal pourrait l'atteindre entièrement. D'ordinaire, nous ne croyons même pas toutes les vérités qui découlent de ce que nous croyons déjà. Nos pouvoirs déductifs sont limités. Notre idéal, selon cette approche, c'est *d'être* en mesure de déduire toutes les croyances vraies à partir de ce que nous savons déjà et de se passer de croyances fausses. Selon cette approche, la rectitude (ou la correction) de la croyance n'est pas simplement la vérité. C'est la conformité à la norme de l'idéal de la raison, même si des croyances justes/correctes doivent être vraies.

Dans ce qui suit, nous allons nous focaliser sur un aspect en particulier de l'approche de Pascal Engel. Il s'agit de la thèse selon laquelle la rectitude de la croyance n'admet pas de degrés. Selon Pascal Engel, il ne peut pas y avoir de degrés de rectitude de la croyance. Cette thèse est intimement liée à l'idée que les croyances correctes doivent être vraies et que la vérité n'admet pas de degrés. En effet, on pourrait même penser qu'admettre que la rectitude doxastique puisse avoir des degrés conduit à un paradoxe pour la norme de la vérité : si la vérité est nécessaire pour la rectitude doxastique et la vérité n'a certainement pas de degré, comment est-il possible que la rectitude soit gradable ? Les trois propositions suivantes (i) la vérité est nécessaire pour une croyance correcte, (ii) la vérité n'admet pas de degrés, mais (iii) la rectitude quant à elle est gradable, ne sont-elles pas mutuellement inconsistantes ? Nous avons l'apparence d'un paradoxe ici, puisque ces trois propositions ont individuellement une plausibilité pré-théorique, mais leur conjonction semble nous mener vers une contradiction. Plus précisément, on pourrait penser que si toute croyance correcte est vraie alors de deux choses l'une : soit la rectitude de la croyance est gradable, mais telle est aussi la vérité, soit la rectitude de la croyance n'admet pas de degrés tout comme la vérité. Il pourrait sembler que la troisième option qui combinerait la gradabilité de la rectitude sans la gradabilité de la vérité n'est pas vraiment une option, puisque toute croyance correcte doit être vraie.

Le but principal de ce qui suit est d'esquisser une position théorique possible qui évite la contradiction en question tout en acceptant ces trois propositions apparemment incompatibles. En bref, la suggestion est que l'incompatibilité en question n'est qu'apparente. Le fait qu'une croyance est correcte que dans les cas où elle est vraie et incorrecte que dans le cas où elle est fausse n'implique pas qu'une croyance ne puisse pas être plus correcte qu'une autre dans le sens d'être plus vraisemblable (dans un sens à préciser) qu'une autre croyance. De même qu'un échantillon d'eau ne peut être pur que dans le cas où il ne contient aucune saleté bien qu'un échantillon peut être plus pur qu'un autre,

il peut exister des degrés différents de rectitude doxastique même si ce ne sont que des croyances vraies qui sont correctes. Le sens de la vraisemblance ici n'est pas à assimiler à la probabilité, ni à la précision. Nous nous focalisons sur les croyances pleines et non sur les degrés de croyance, ou la probabilité subjective. Il s'agit d'une propriété dont nous avons, semble-t-il, une saisie pré-théorique robuste et que nous pouvons expliciter moyennant l'appel au cadre théorique de mondes possibles (cf. Lewis 1973). Certains mondes sont plus proches de notre monde actuel que d'autres et cela peut être capturé en faisant appel à des propriétés de la relation d'accessibilité entre les mondes. Ainsi, la croyance que les éléphants roses volent et la croyance qu'Almaty est la capitale du Kazakhstan sont toutes les deux fausses et donc sont incorrectes, mais la seconde est plus correcte que la première, dans le sens où la seconde semble avoir un plus haut degré de vraisemblance pour nous. Si nous admettons que les comparaisons entre des croyances entières sont admissibles en termes de leurs degrés de rectitude, les degrés qui mesurant la propriété de vraisemblance (en supposant que le monde le plus vraisemblable au monde m est le monde m lui-même) alors nous pouvons réconcilier les trois propositions apparemment incompatibles : la vérité est nécessaire pour la rectitude de croyances, la vérité n'admet pas de degrés, mais la rectitude admet de degrés.

Dans ce qui suit, nous allons nous efforcer d'esquisser et motiver une telle position conciliationniste. Nous allons commencer par considérer quelques objections de Pascal Engel contre la gradabilité de la rectitude. Ensuite, nous introduirons brièvement une approche récente en linguistique des adjectifs gradables qui nous donnera les bases nécessaires pour notre approche conciliationniste. Nous allons ensuite explorer plus en détail le sens dans lequel la rectitude est gradable en nous basant sur la classification contemporaine des adjectifs gradables de Kennedy 2007 (et Kennedy et McNally 2005). Nous verrons comment cette classification nous donne les moyens d'éviter la contradiction introduite plus haut (entre les propositions (i) - (iii)). Finalement, nous considérerons quelques objections possibles à notre approche. Notre conclusion sera que toutes choses considérées (et surtout étant donnée la possibilité d'une approche conciliationniste cohérente) le rejet de la gradabilité de la rectitude ne semble pas être suffisamment motivé.

2. La gradabilité et la rectitude doxastique

Dans un échange récent avec le philosophe britannique Ralph Wedgwood, Pascal Engel avance trois considérations contre la thèse de son opposant selon laquelle la rectitude

doxastique est gradable (voir Engel 2013: 210-211, ainsi que Wedgwood 2013a). La première est l'affirmation que notre notion ordinaire de la rectitude doxastique n'admet pas de degrés puisqu'elle est liée à la notion de *vérité* et non, par exemple, à la *vraisemblance* (qui est quant à elle une notion gradable). Selon Engel, lorsque nous disons qu'une croyance est juste (ou correcte), nous ne sommes pas en train de dire que la croyance en question est maximale vraie, et lorsque nous disons qu'une croyance est incorrecte nous ne sommes pas en train de penser que la croyance en question a un niveau de rectitude insuffisant. On assume, selon Engel, qu'elle est fautive. Engel reconnaît qu'il existe un sens de la notion de rectitude qui invoque de degrés, à savoir, lorsqu'elle est appliquée aux degrés de confiance (et non aux croyances entières). (C'est le sens d'exactitude ou de 'précision' gouverné par la fonction de probabilités subjectives.) Mais, selon Engel, il paraît bizarre de qualifier une croyance comme exacte (ou précise). La deuxième objection est propre au débat qui oppose Engel à Wedgwood. Engel insiste qu'accepter des degrés de rectitude revient à confondre la rectitude interne (qui est une notion liée à la réussite d'une performance) et la rectitude externe de la croyance (liée à la valeur supposée de la performance). Dans la mesure où cette objection semble déjà présupposer une théorie de la rectitude doxastique, je ne vais pas la considérer dans ce qui suit. La troisième objection consiste en un argument selon lequel accepter que la rectitude doxastique puisse avoir des degrés met en péril l'idée selon laquelle la croyance et non les degrés de confiance (ou les degrés de croyance) joue un rôle dans l'action et le raisonnement pratique.

Afin de pouvoir évaluer les objections d'Engel à l'idée que la rectitude est gradable, nous allons faire un détour en linguistique contemporaine. En particulier, nous allons survoler quelques résultats récents et surprenants concernant les adjectifs. Dans ce qui suit je vais surtout m'appuyer sur les travaux de Christopher Kennedy et Louise McNally (McNally et Kennedy 2005, Kennedy 2007) qui représente aujourd'hui l'approche majoritaire (mais voir aussi Cresswell 1976, Heim 1985, Klein 1980, et Rotstein et Winter 2004, ainsi que l'entrée 'Gradabilité' de Jérémy Zehr, dans l'encyclopédie philosophique en ligne² pour une introduction en français à ce domaine de recherche). Je suppose que ce qui suit ne dépend pas entièrement de la plausibilité ultime de l'approche de Kennedy et McNally en linguistique. En effet, les éléments cruciaux pour l'argument qui suit pourraient être accommodés aussi dans d'autres systèmes linguistiques de la gradabilité. L'approche de Kennedy et McNally représente une approche simple et élégante basée

2 <http://encyclo-philos.fr/gradabilite-gp/>

sur l'observation des différentes sortes d'adjectifs, observation qui est également centrale pour ce qui suit.

Tout d'abord, il convient de noter que les linguistes distinguent entre des adjectifs gradables et des adjectifs non-gradables. Les cas paradigmatiques des premiers sont 'grand', 'long', 'sympathique'. Les cas paradigmatiques des seconds sont 'mort', 'enceinte', ou 'nucléaire'. Selon l'usage typique, c'est-à-dire, sans forcer le sens ordinaire, seuls les premiers font appel à des degrés (dans un sens à préciser).

Deux critères permettent d'établir si un adjectif est gradable ou non. Typiquement, les adjectifs gradables acceptent *les constructions comparatives* et peuvent être combinés avec des *modificateurs de degré* (et dans certains cas avec des *phrases de mesure*). Les constructions comparatives typiques contiennent des expressions comme *plus que, autant que, pas autant que, moins que*, etc. Des modificateurs de degrés typiques sont *très, peu, beaucoup, absolument, parfaitement, un peu, minimalement*, etc. Des phrases de mesure sont de type *5 mètres, 2 minutes, 30 centimètres* etc. Nous nous focalisons ici surtout sur les comparaisons et modificateurs de degrés. Les adjectifs non gradables n'acceptent pas de comparaisons, ni des modificateurs de degré (dans leur sens ordinaire et naturel). Considérez les exemples suivants :

- (1a) Marie est *plus grande que* Cora.
- (1b) Marie est *très grande*.
- (2a) ? George est *plus mort que* Jacqueline.
- (2b) ? George est *très/beaucoup/absolument mort*.

Dans des circonstances ordinaires, les énoncés (1a) - (1b) sont tout à fait acceptables, tandis que les énoncés (2a) - (2b) paraissent bizarres ('?' indique que l'expression est bizarre ou maladroite). Il est important de noter que cela ne veut pas dire que (2a) - (2b) ne peuvent en aucune circonstance être affirmés de façon satisfaisante, mais seulement que le sens dans lequel ces énoncés ne paraissent pas bizarres ou maladroits n'est pas leur sens premier ou normal. Certes, nous pouvons dire des choses comme 'George est absolument mort' pour exprimer quelque chose comme notre certitude de la mort de George dans des contextes où sa mort est en question. On pourrait aussi utiliser cette expression dans un sens détourné, pour faire, par exemple, une métaphore. Mais, cela ne sera pas le sens ordinaire.

Ces deux tests sont des indications de la gradabilité, dans la mesure où les comparatifs et les modificateurs de degrés présupposent qu'il existe un seuil d'application et une échelle qui présente un ordre abstrait relatif à la propriété en question. Les adjectifs gra-

dables, selon l'approche prédominante aujourd'hui (voir Kennedy et McNally 2005, Kennedy 2007, entre autres), ne dénotent pas directement des propriétés, mais font cela seulement en introduisant un seuil sur l'échelle d'une propriété. Un adjectif gradable attribue un degré (c'est-à-dire, une représentation abstraite d'une mesure) à un individu. La référence à la propriété se fait lorsqu'un seuil est déterminé sur l'échelle pertinente.

Après avoir vu ces considérations très générales en linguistique des adjectifs, nous pouvons nous focaliser sur la question de la gradabilité de 'juste' et 'correct' en particulier. À ce propos, la première chose que nous pouvons noter est qu'étant donné les tests classiques de la gradabilité ces deux adjectifs se présentent naturellement comme des adjectifs gradables. En effet, les adjectifs 'juste' et 'correct' satisfont les tests de base pour les adjectifs gradables. En particulier, 'juste' et 'correct' semblent être acceptables (sans forcer le sens) dans les constructions comparatives et avec des modificateurs de degrés. Considérez les exemples suivants :

(3a) Croire que la Terre a une forme sphérique est plus juste/correct que croire que la Terre est ronde.

(3b) La croyance/l'affirmation qu'il est 4 heures 30 minutes n'est pas aussi correcte/juste que la croyance/l'affirmation qu'il est 4 heures 30 minutes et 10 secondes.

(3c) La croyance que ce récipient contient 1 litre d'eau est aussi correcte/juste que la croyance que ce récipient contient 0,264 gallon américain d'eau.

(4a) La croyance/l'affirmation que Christophe Colomb est arrivé en Amérique en 1492 est absolument correcte.

(4b) La croyance que ce n'était pas sa faute est parfaitement juste.

(4c) La croyance selon laquelle nous n'avons pas forcément besoin d'un sommeil ininterrompu de 8 heures est tout à fait juste/correcte.

Les exemples (3a)-(3c) contiennent des constructions comparatives, tandis que les exemples (4a)-(4c) impliquent des modificateurs de degrés. Toutes ces phrases semblent acceptables et ne semblent pas avoir un sens détourné (elles semblent acceptables dans leur sens premier ou ordinaire). Cela indique que les adjectifs 'juste' et 'correct' sont des adjectifs gradables et donc ne dénotent pas directement une propriété, mais associent des entités (individus), c'est-à-dire, dans notre cas, des croyances, à des degrés de rectitude. Ces adjectifs parviennent à dénoter la propriété de rectitude seulement après qu'ils ont introduit un seuil pour la possession de la propriété de la rectitude (dans un contexte donné). En bref, si 'juste' et 'correct' sont gradables, alors cela implique que la propriété de la rectitude admet des degrés. En effet, l'échelle d'arrière-plan

que ‘juste’ et ‘correct’ présupposent doit être une représentation abstraite de la rectitude³.

Nous avons commencé notre discussion sur la gradabilité de la rectitude en observant une apparente tension, à savoir une tension entre les propositions que (i) la vérité est nécessaire et suffisante pour la rectitude doxastique (plus précisément : toute croyance correcte est vraie et toute croyance incorrecte est fausse), (ii) la vérité n’admet pas de degrés, (iii) la rectitude doxastique admet des degrés. Nous venons de voir que certaines considérations linguistiques semblent suggérer que la rectitude, et en particulier la rectitude doxastique, admet des degrés. Le fait que la vérité n’admet pas de degrés est un point fondamental et non-négociable pour nous, tout comme il l’est pour Pascal Engel. Ainsi, notre conclusion précédente selon laquelle ‘juste’ et ‘correct’ sont gradables, et la thèse de la non gradabilité de la vérité, se présentent de prime abord comme des thèses mutuellement incompatibles. Comment alors éviter la contradiction et l’absurdité si nous voulons les accepter toutes deux ?

Un regard plus attentif sur la nature des adjectifs gradables permet de s’assurer que la thèse de la gradabilité de la rectitude peut être maintenue sans contredire la thèse classique selon laquelle la vérité n’admet pas de degrés, tout en maintenant la compréhension de la rectitude en termes de vérité. Pour voir exactement comment une telle position peut être maintenue, nous devons explorer quelques idées en linguistique des adjectifs plus en détail. Explorer la logique des adjectifs nous permettra en retour de repenser la gradabilité de la rectitude.

Selon l’approche de Kennedy 2007 (et Kennedy et McNally 2005), il existe des différences structurelles importantes entre les adjectifs gradables⁴. En simplifiant un peu, l’idée est que certains adjectifs gradables sont tels que les standards nécessaires pour la

3 Une réponse possible à ce pas crucial dans notre argument est de questionner la validité de notre inférence à propos de la gradabilité supposée de la rectitude à partir des observations concernant (3)-(4). En effet, un sceptique concernant notre approche pourrait bien soit questionner notre présupposé que (3)-(4) sont acceptables *dans leur sens ordinaire*, soit mettre en doute le présupposé que cette acceptabilité nous dit quoi que ce soit de théoriquement intéressant à propos de la rectitude doxastique. Il y a tout de même un pas important entre ce que suggèrent des considérations linguistiques et le sens commun et des théories philosophiques. Face à cette réponse possible je voudrais tout d’abord reconnaître que ces interrogations ont tout leur sens et nécessitent une réponse attentive. Toutefois, je propose de revenir vers cette question une fois que nous aurons élaboré en un peu plus en détails la proposition positive que je voudrais esquisser dans le présent cadre. En anticipant un peu, ma suggestion sera que même si nous ne possédons pas une réponse indubitable, je crois que l’alternative qui se dessine ici ne contient pas assez d’éléments convaincants pour douter de l’acceptabilité de nos expressions et de notre conclusion philosophique à partir de ces observations. En bref, sans être complètement fermé à cette possibilité, je crois néanmoins que nous n’avons pas une théorie de l’erreur satisfaisante pour mettre en doute l’inférence vers la gradabilité de la rectitude à partir de l’acceptabilité de nos expressions. Voir plus bas pour plus de détails. Merci aux évaluateurs anonymes d’avoir attiré mon attention sur ce point important.

détermination du seuil de leur application sont entièrement dépendants du contexte, tandis que d'autres sont tels que ces standards sont partiellement inscrits dans la signification même de ces adjectifs (la détermination du standard de comparaison n'est pas uniquement sensible au contexte, mais est déterminée en partie lexicalement). Les premiers sont appelés *adjectifs relatifs* et les seconds *adjectifs absolus* (les termes *relatifs-absolus*, sont abondamment utilisés par Kennedy, mais c'est Peter Unger, qui semble les avoir introduits en premier, voir Unger 1971). Les adjectifs gradables absolus sont classifiés selon Kennedy en deux groupes : les absolus ayant un standard maximal et les absolus ayant un standard minimal. Il est important de noter que les adjectifs gradables sont souvent associés aux adjectifs gradables relatifs. Les adjectifs gradables absolus sont souvent négligés. Ce point est d'autant plus important dans notre contexte que si nous pensions à 'juste' et 'correct' comme des adjectifs gradables relatifs, alors, effectivement, cela serait problématique pour nous. Notre thèse ici est que nous devons comprendre 'juste' et 'correct' comme des adjectifs gradables absolus ayant des standards maximaux. Deux aspects motivent la distinction entre ces différentes sortes d'adjectifs gradables. Les adjectifs gradables ne se combinent pas tous avec les mêmes modificateurs de degrés et ils n'autorisent pas tous les mêmes sortes d'affirmations co-occurentes (ou les mêmes inférences). Considérez les exemples suivants :

(5a) ? Ce mûr est complètement grand.

(5b) ? Cette maison est un peu grande.

(6a) L'eau du robinet genevois est absolument/parfaitement pure.

(6b) ? L'eau était un peu pure.

(7a) ? L'eau de mon robinet est complètement/parfaitement impure.

(7b) L'eau était quelque peu impure.

La distinction entre les adjectifs gradables relatifs, absolus maximaux et absolus minimaux est théorisée dans l'approche de Kennedy et McNally en distinguant plusieurs sortes d'échelles qui peuvent être associées aux adjectifs. Certaines de ces échelles ont des limites (des points finaux ou initiaux) d'autres n'en ont pas. Ainsi ils distinguent quatre échelles : (a) les échelles ouvertes sans aucune limite (il n'y a pas de point initial/

4 Il convient de noter que ces différences n'étaient pas inconnues avant les travaux de Kennedy et McNally. Voir notamment, Rotstein et Winter 2004, et Peter Unger 1971, entre autres. Néanmoins, je me permets d'insister encore une fois sur le fait que nous nous basons ici sur l'approche de Kennedy et McNally parce que c'est une approche contemporaine canonique qui représente un traitement simple et élégant de différentes sortes d'adjectifs gradables.

minimal dans l'échelle, ni de point final/maximal); (b) les échelles qui ont des points minimaux, mais pas maximaux ; (c) les échelles qui ont des point maximaux, mais pas minimaux ; et (d) les échelles qui ont des points (limites) minimaux et des points (limites) maximaux. Ce que nous observons dans les exemples (5)-(7), c'est que certains adjectifs gradables sont acceptables avec le modificateur *complètement* (ou des modificateurs similaires), mais pas avec *un peu* (ou des modificateurs similaires), d'autres ne se combinent ni avec *complètement*, ni avec *un peu*. Ce phénomène trouve une explication directe dans le cadre théorique qui postule des échelles de type (a)-(d). Ainsi, ce que le modificateur *complètement* fait, par exemple, c'est associer le seuil d'application pour l'adjectif auquel il s'associe au point maximal (point final) sur l'échelle d'arrière-plan. L'utilisation de ce modificateur avec des adjectifs pour lesquels l'échelle de la propriété associée n'a pas de degré maximal ne peut qu'être maladroite et inappropriée. Ce qui nous permet d'expliquer pourquoi (5a) et (7a) ne sont pas acceptables. En effet, leurs échelles d'arrière-plan (en l'occurrence, les échelles de grandeur/taille, et impureté, respectivement) n'ont pas d'élément maximal, et c'est pour cela qu'il n'y a pas de sens à insister sur l'idée que nous voulons parler de l'élément maximal (point final) de leur échelle. Il n'y a donc pas de sens à utiliser les modificateurs (comme *complètement*) en combinaison avec des adjectifs qui n'ont pas d'élément maximal sur leur échelle associée. Similairement, les modificateurs comme *un peu*, entre autres, renvoient vers le point minimal sur l'échelle d'une propriété. Il n'y a pas de sens à les utiliser avec des adjectifs dont l'échelle associée n'a pas de point minimal. Les phrases (5b) et (6b) en sont des illustrations. Ainsi, les adjectifs 'grand' et 'pur' n'ont pas d'éléments minimaux sur leur échelle respective. Nous voyons que 'grand' n'a ni d'élément minimal, ni maximal, tandis que 'pur' manque d'élément minimal et 'impur' n'a pas d'élément maximal. Les différences entre les échelles permettent donc d'expliquer les différences entre les adjectifs gradables *relatifs*, les adjectifs gradables *absolus maximaux*, et les adjectifs gradables *absolus minimaux*. Les relatifs, comme, par exemple, 'grand', ont des échelles d'arrière-plan ouvertes sans limites (elles n'ont ni points minimaux, ni points maximaux), ce qui permet, d'ailleurs, d'expliquer leur forte dépendance au contexte (et leur caractère vague, voir Kennedy 2007). Les absolus maximaux, comme 'pur', ont des limites maximales, mais pas d'éléments minimaux, tandis que les absolus minimaux, comme 'impur', n'ont que des limites minimales. Par ailleurs, les adjectifs absolus ne sont pas aussi sensibles au contexte que les relatifs et à strictement parler ils déterminent non un seuil sur

l'échelle de la propriété associée, mais renvoient soit au point final (dans cas des maximaux), soit au point initial (dans le cas des minimaux)⁵.

Quant aux inférences, nous pouvons noter rapidement que les adjectifs gradables relatifs et adjectifs gradables absolus n'autorisent pas les mêmes sortes d'affirmations co-occurentes. Considérez les exemples suivants :

(8a) Jeanne est plus grande que Lance.

(8b) Jeanne est grande.

(8c) Jeanne n'est pas grande.

(8d) Lance est grand.

(8e) Lance n'est pas grand.

Une des particularités des adjectifs gradables relatifs est que la vérité d'une phrase qui les contient avec une forme comparative ne présente aucune contrainte concernant les expressions impliquant l'adjectif en question avec une forme positive. Ainsi, par exemple, la vérité de (8a) seule ne permet pas d'exclure comme fausse aucune des autres propositions (8b-8e). Autrement dit, si la seule chose que nous savons est que Jeanne est plus grande que Lance, alors il est tout à fait possible que Jeanne soit grande (selon un standard pertinent), que Jeanne ne soit pas grande, que Lance soit grand ou que Lance ne soit pas grand (cela ne veut pas dire que toutes ces options peuvent être vraies en même temps, car si le standard pertinent est le même pour 8b-8e, alors elles ne peuvent pas *toutes* être vraies en même temps). Le point ici est justement que dans les cas des adjectifs gradables relatifs le standard pertinent est entièrement déterminé par le contexte, tandis que les adjectifs absolus n'autorisent pas autant de liberté en termes des affirmations co-occurentes autorisées. Considérez (9a)-(10c):

(9a) L'eau de source est plus pure que l'eau du robinet.

(9b) ? L'eau du robinet est pure.

(9c) L'eau de source est pure.

(10a) L'échantillon A est plus impur que l'échantillon B.

(10b) ? L'échantillon A n'est pas impur.

(10c) L'échantillon B est impur.

5 Nous ne considérons pas ici les adjectifs ayant des échelles complètement fermées. Voir Kennedy et McNally 2005 pour de plus amples explications concernant ceux-ci. En bref, des principes concernant le traitement de l'information sémantique et des éléments de contexte vont déterminer si, dans un contexte donné, un adjectif ayant une échelle fermée doit être traité comme maximal ou minimal.

Les adjectifs gradables absolus, écartent par leur nature lexicale la possibilité (de la félicité) de certaines affirmations co-occurentes, lorsque nous prenons pour acquises certaines phrases les impliquant avec une forme comparative. Cela s'accorde avec la thèse selon laquelle les adjectifs gradables absolus présupposent l'existence de certaines échelles de propriétés ayant une certaine structure. (9b) est inappropriée étant donné la vérité de (9a) (autrement dit, nous ne pouvons pas inférer/impliquer (9b) si on tient (9a) pour vraie). Étant donné que 'pur' est un adjectif gradable absolu ayant un standard maximal, un objet doit avoir le degré maximal de la pureté pour être pur. En conséquence, si un objet est moins pur qu'un autre, il ne peut pas avoir le degré maximal de pureté. Notez aussi que (9a) ne présuppose pas la vérité de (9c). Il est tout à fait compatible avec le (9a) que l'eau de source n'est pas pure. La seule chose que nous pouvons tirer de (9a) est que (9b) ne peut pas être vraie, étant donnée la vérité de (9a). Des observations similaires concernent les adjectifs gradables absolus ayant un standard minimal. Étant donné (10a), il n'est pas possible que (10b) soit aussi vraie. Si un objet est jugé plus impur qu'un autre, alors il doit avoir déjà un degré minimal d'impureté.

Le point important pour notre discussion à propos de la rectitude doxastique est que la distinction entre les adjectifs gradables absolus et relatifs nous permet de soutenir que 'juste' (et 'correct') est gradable *tout en maintenant* que la rectitude doxastique peut être associée à la vérité. La suggestion est que ces thèses n'entrent pas en contradiction, puisque les adjectifs 'juste' et 'correct' sont des adjectifs gradables absolus ayant des standards inhérents (c'est-à-dire, indépendants de contextes) maximaux et que le degré maximal de la rectitude présupposé dans l'application véridique de ces deux adjectifs peut être compris en termes de la vérité. Notons d'abord les considérations en faveur de l'aspect absolu maximal de ces deux adjectifs. Considérez les phrases suivantes :

(4a) La croyance que Christophe Colomb est arrivé en Amérique en 1492 est absolument correcte.

(4b) La croyance que ce n'était pas sa faute est parfaitement juste.

(11a) ? La croyance qu'il va pleuvoir demain est un peu juste/correcte.

(11b) ? La croyance que l'épicerie est ouverte est un peu juste/correcte.

Les exemples (4a)-(11b) suggèrent que 'juste' et 'correct' (lorsqu'ils sont appliqués aux croyances) sont des adjectifs gradables absolus ayant un standard maximal, puisqu'ils peuvent être combinés de manière appropriée avec les modificateurs de type 'absolument', et non avec le modificateur 'un peu'. Le modificateur 'un peu', nous l'avons vu, peut être combiné seulement avec des adjectifs gradables absolus ayant un standard mi-

nimal. Des modificateurs de degrés de type ‘absolument’ se combinent seulement avec des adjectifs qui demandent qu’une entité possède le maximum de la propriété en question pour que cette dernière puisse être appliquée de manière véridique à l’entité en question. La thèse de la gradabilité absolue maximale de ‘juste’ et ‘correct’ est aussi confirmée par les intuitions à propos des affirmations co-occurrentes. Si nous présupposons la vérité de (12a), (12b) ne peut pas être dit de manière appropriée, tandis que (12c) est acceptable :

(12a) La croyance que la Terre est une sphère est plus correcte que la croyance que la Terre est strictement ronde.

(12b) ? La croyance que la Terre est strictement ronde est correcte.

(12c) La croyance que la Terre est une sphère est correcte.

Ces schémas correspondent aux schémas autorisés par des adjectifs gradables absolus ayant des standards maximaux.

Reconnaître que ‘juste’ (et ‘correct’) demandent qu’une entité possède le niveau maximal de la rectitude pour la posséder tout court est compatible avec l’idée qu’une croyance juste ou correcte est une croyance vraie. Il est tout à fait possible que le standard impliqué par ces adjectifs (le point final/maximal sur l’échelle abstraite de la rectitude) ne soit rien de moins que la vérité. Tout comme pour qu’un objet soit pur, l’objet doit avoir le maximum de pureté, une croyance pour être correcte/juste doit avoir maximum de la rectitude, ce qui pourrait correspondre au fait qu’elle soit vraie. Ainsi, contrairement, à ce que Pascal Engel semble suggérer (voir plus haut), la thèse selon laquelle ‘juste’ et ‘correct’ sont gradables est compatible avec le jugement de sens commun selon lequel une croyance correcte/juste est une croyance vraie.

À ce point de notre discussion, un lecteur attentif pourrait néanmoins avoir quelques doutes sur notre approche. En particulier, il pourrait se demander s’il existe vraiment une motivation théorique indépendante pour maintenir que le degré maximal de la rectitude est la vérité (outre le fait que notre approche donne un moyen de concilier deux idées intuitivement plausibles). Plus spécifiquement, on pourrait se demander quel est le lien entre cette propriété de la rectitude supposément gradable et la vérité. Fondamentalement, c’est la question de savoir si nous avons une explication théorique acceptable de la rectitude. Qu’est-ce que la rectitude doxastique et si la rectitude doxastique

est gradable quel est son lien avec la vérité (or il doit y avoir un lien fondamental si le degré maximal de la rectitude doxastique correspond à la vérité)?⁶

Pour répondre à cela je voudrais tout d'abord reconnaître qu'il s'agit d'une question fondamentale qu'une théorie entièrement élaborée de la rectitude doxastique devrait traiter en détail. Faire cela d'une façon entièrement satisfaisante dépasse le cadre du présent article et peut être laissé de côté pour une autre occasion. Notre intérêt présent est simplement d'esquisser comment il est possible de réconcilier les trois propositions considérées plus haut et ainsi de présenter de manière générale la manière dont on devrait concevoir la rectitude. Cela dit, nous pouvons déjà donner quelques éléments de réponse. L'idée clé est d'associer l'échelle de correction ou rectitude à la propriété de vraisemblance. Mais contrairement à ce que suggère Pascal Engel dans sa critique de la gradabilité de la rectitude, nous ne devons pas comprendre la vraisemblance en termes de degrés de croyance, ou confiance, qui seraient mesurés par degrés de probabilités. La notion de vraisemblance que nous avons en tête est plutôt associée à la notion de *distance* entre les mondes possibles (cf. Lewis 1973, Smith 2016: 105-132). Des mondes possibles peuvent être plus au moins proches du monde de l'évaluateur de la vraisemblance d'une croyance (croyance entière). Plus un monde est proche du monde de l'évaluateur, plus la croyance en question a de la vraisemblance. L'idée de base n'est pas entièrement étrangère au propos de Wedgwood (cf. Wedgwood 2013) qui reconnaît qu'il y a différentes façons pour une croyance incorrecte d'être incorrecte, certaines étant plus proches d'être correctes que d'autres.⁷ D'après notre suggestion, cette distance peut être conceptualisée en termes de distances entre des mondes possibles. Par exemple, la croyance de Pierre dans notre monde que Almaty est la capitale du Kazakhstan est plus vraisemblable (possède un plus haut degré sur l'échelle de la rectitude) que la croyance de Myrtille que les vaches sont capables de voler, et cela parce que les mondes possibles dans lesquelles Almaty est la capitale du Kazakstan sont bien plus proches de notre monde que les mondes dans lesquels les vaches peuvent voler (nous assumons dans cet exemple que le monde de l'évaluateur est notre monde actuel). (De fait, la décision de

6 Je suis de nouveau reconnaissant à un évaluateur anonyme d'avoir insisté sur le besoin de clarifier ce point fondamental.

7 Voir par exemple: "[B]elief may deviate or fall short of perfect correctness to a *greater or lesser degree* – or as I shall put it for short, there are *degrees of incorrectness*. That is, even if two beliefs are neither of them perfectly correct, one of these beliefs may be *more incorrect* than the other." (Wedgwood 2013: 4). Il convient de noter, néanmoins que la version plus élaborée de propos de Wedgwood fait appel également à de degrés de croyance.

déplacer la capitale kazakhe vers Astana était contingente et aurait bien pu ne pas se réaliser.) Crucialement, les deux croyances sont incorrectes. Elles sont toutes les deux fausses. Mais l'une est plus vraisemblable que l'autre dans le sens spécifié. Le monde le plus proche d'un monde est le monde en question lui-même. Ainsi, le monde le plus proche de notre monde est notre monde actuel. Ainsi, ce cadre théorique garantit que seules les croyances vraies sont correctes – l'absence de distance est requise pour le maximum de vraisemblance (en assumant que le monde de l'évaluateur est toujours le monde dans lequel la croyance en question a lieu). Et même une distance minimale est suffisante pour une croyance incorrecte, puisque même une distance ne serait ce que minimale garantit la fausseté de la croyance. Ce sont bien évidemment des remarques très cursives et, comme nous l'avons observé plus haut, une théorie complète de la rectitude doxastique devrait élaborer ce point plus en détail. Toutefois, nous espérons qu'elles sont satisfaisantes pour ce qui concerne l'objectif principal de notre présent article, à savoir, esquisser une option théorique permettant de réconcilier la gradabilité de la rectitude, la nécessité de la vérité pour toute croyance correcte, et la non gradabilité de la vérité.

Il est également opportun de revenir à une objection potentielle que nous avons mise de côté. Selon cette objection, les observations linguistiques que nous avons faites à propos des exemples de type (3)-(4) n'indiquent pas encore que la rectitude doxastique peut être gradable dans le sens qui nous intéresse. Selon cette objection, il existe des explications alternatives tout à fait plausibles, voire plus plausibles, des données linguistiques qui ne présupposent pas la gradabilité de la rectitude. En particulier, deux types d'explications alternatives (ou théories de l'erreur) sont possibles. Une première explication alternative se focalise sur les expressions contenant des modificateurs de degrés apparents, comme dans (4a)-(4c), avec 'absolument/parfaitement/tout à fait correcte/juste'. D'après cette explication, ces expressions ne doivent pas vraiment être interprétées comme contenant des modificateurs de degrés. Contrairement aux apparences, selon cette objection, 'parfaitement', 'absolument' etc., expriment dans ce contexte quelque chose d'autre, à savoir, la certitude de la part du locuteur quant à la rectitude de la croyance en question (une explication alternative, mais similaire serait de dire que le locuteur utilise 'parfaitement' de façon métaphorique). La deuxième explication alternative possible concerne les expressions de forme comparative, par exemple, (3a)-(3c). Ici, l'idée est de dire que contrairement aux apparences le locuteur n'est pas vraiment en train de comparer des degrés de la rectitude, mais plutôt des degrés de précision ou de probabilité des contenus en question (dans ce cas, l'attribution de croyance entière n'est

qu'apparente, car, selon cette objection, il s'agit fondamentalement de degrés de croyances ou de la probabilité subjective).

Face à cette objection, je voudrais faire deux remarques. La première concerne la suggestion que, dans nos exemples, 'parfaitement', 'absolument', etc. ne fonctionnent pas comme des modificateurs de degrés. À ce propos il convient de noter en premier lieu que si cette suggestion était vraie, alors cela impliquerait une certaine ambiguïté ou en tout cas une double fonction pour 'parfaitement'. La thèse de l'ambiguïté nécessite une motivation théorique plus importante que la thèse plus simple selon laquelle 'parfaitement' etc. ont une seule fonction (dans l'ensemble pertinent des cas). Remettre en question l'idée que 'parfaitement', 'absolument' et autre ont typiquement la fonction de modificateurs de degrés est contraire à ce qui semble être non négociable dans la sémantique des adjectifs. Mais est-ce que postuler une vraie ambiguïté ou double vie de ces expressions est théoriquement motivé ? Si 'absolument' avait deux sens, alors on devrait pouvoir l'utiliser dans les deux sens dans une même expression. Mais cela ne semble pas être le cas ici. Dire "La croyance/l'affirmation que Christophe Colomb est arrivé en Amérique en 1492 est absolument correcte mais pas absolument correcte" n'a aucun sens. Pourtant, on devrait trouver des contextes où on pourrait le dire si 'absolument' était un terme ambigu. Ainsi, il n'est pas clair qu'on peut motiver la thèse que 'absolument', 'parfaitement' etc. peuvent avoir ces deux fonctions. Par ailleurs, s'il y avait vraiment ces deux fonctions, alors comment expliquer que c'est seulement dans certains cas vraiment spécifiques (des cas recherchés peut-être ?) que nous voyons le sens associé à l'expression de la certitude. Il est clair que 'absolument' et 'complètement' dans les expressions comme 'absolument pur', 'complètement ouvert' etc. n'ont pas pour fonction d'exprimer la certitude, mais ont la fonction de modifier des degrés. Comment expliquer que nous ne pouvons pas avoir le sens d'expression de la certitude dans ces cas ? Finalement, s'il y avait vraiment ces deux fonctions, alors il n'est pas clair pourquoi on ne pourrait pas utiliser 'absolument' et autres dans les cas des adjectifs non gradables. En principe, le sens associé à l'expression de la certitude devrait pouvoir être associé aux adjectifs qui ne sont pas gradables. Pourtant, dire 'absolument numérique' ou 'parfaitement prochain' n'a aucun sens. Si 'absolument' et 'parfaitement' avaient ce double profil postulé, alors on devrait pouvoir trouver des cas où des expressions de ce type seraient acceptables. Mais cela n'est pas le cas. Ainsi, je conclus que nous avons de bonnes raisons de soupçonner que l'objection à propos de nos exemples (4a)-(4c) n'est pas suffisamment convaincante pour abandonner notre conclusion quant à la gradabilité de la rectitude.

La deuxième remarque concerne l'objection concernant les expressions en forme comparative. Ici aussi, je pense que la suggestion en question n'a pas d'attraction suffisante pour remettre en question notre suggestion. Si c'était vraiment le cas que les expressions dans (3a) - (3c) n'étaient pas vraiment à propos des croyances, mais contenaient plutôt implicitement la référence à des degrés de probabilité subjective ou bien aux degrés de précision, et non de rectitude, alors on devrait pouvoir les modifier pour rendre ce point plus explicite. On devrait alors pouvoir dire des choses comme "La croyance/l'affirmation qu'il est 4 heures 30 minutes n'est pas aussi correcte/juste que la croyance/l'affirmation qu'il est 4 heures 30 minutes et 10 secondes et je ne veux pas dire que la croyance qu'il est 4 heures 30 minutes et 10 secondes est correcte ou vrai, je parlais seulement de sa plus grande probabilité ou précision". Pour ma part, je trouve qu'une telle affirmation paraît suspecte. Pourtant, si la suggestion selon laquelle nos exemples concernent la précision ou des degrés de probabilités, et non de la rectitude, était vraie on devrait pouvoir dire ce genre de choses sans aucune infélicité. Puisqu'on ne le peut pas, je suggère que cette objection n'est pas suffisamment motivée pour remettre en question notre conclusion concernant la gradabilité de la rectitude.

Une autre objection à notre approche consiste à questionner notre analyse linguistique spécifique sans remettre en question son cadre plus général. Plus spécifiquement, on pourrait se demander si le cadre théorique de Kennedy et McNally s'applique vraiment comme on le suggère au cas de 'correct'. Selon la théorie de Kennedy et McNally, les adjectifs absolus viennent, pour ainsi dire, en paires des antonymes. Typiquement, pour chaque adjectif absolu maximal il y a aussi un adjectif absolu ayant un standard minimal. Si 'pure' est maximal, 'impur' est minimal, si 'ouvert' est maximal, 'fermé' est minimal, si 'sec' est maximal, 'mouillé' est minimal et ainsi de suite. Par conséquent, si la classification de Kennedy et McNally s'applique dans le cas de 'juste' et 'correcte', nous devrions aussi avoir non seulement des adjectifs absolus maximaux, mais également des adjectifs absolus minimaux correspondants. Mais on pourrait se demander si l'antonyme de 'correcte' (et 'juste'), à savoir 'incorrect', est vraiment un adjectif absolu ayant un standard minimal.⁸ Ma réponse à cette objection consiste d'abord à reconnaître, que effectivement, si 'correct' est un adjectif absolu maximal, on devrait avoir également un adjectif absolu minimal correspondant. Mais, contrairement à ce que cette objection possible présuppose, je pense que nous avons de bonnes raisons de penser que 'incorrect'

8 Merci à un évaluateur anonyme pour d'avoir attiré mon attention à cette objection possible.

est en effet un adjectif absolu ayant un standard minimal. En effet, les tests standards semblent parler en faveur de cela. Considérez par exemple, les expressions suivantes :

(13a) Ce que vous croyez à propos de narcotrafiquants est un peu incorrect.

(13b) Tout ce que dit la presse jaune est plus au moins incorrect.

(13c) Certains pensent qu’il l’a fait par pure jalousie. Mais une telle opinion est un peu incorrecte. C’est plus compliqué que cela.

(14a) La croyance/l’affirmation que la Terre est plate est plus incorrecte que la croyance/l’affirmation que la Terre est strictement ronde et non sphérique.

(14b) ? La croyance/l’affirmation que la Terre est plate n’est pas incorrecte.

(14c) La croyance/l’affirmation que la Terre est strictement ronde et non sphérique est incorrecte.

Comme nous pouvons l’observer, ‘incorrect’ semble se comporter comme un adjectif absolu ayant un standard minimal. En effet il se combine bien avec des modificateurs de degrés typiquement associés aux adjectifs absolus minimaux. Comme l’attestent les exemples (13a)-(13c), ‘incorrecte’ peut bien se combiner avec ‘légèrement’, ‘un peu’, ‘plus au moins’ (comparez avec (7b) plus haut)⁹. Par ailleurs, nous pouvons aussi observer que ‘incorrect’ semble respecter les schémas de co-occurrences (d’implication) respectés par des adjectifs absolus ayant un standard minimal. Étant donné la vérité de (14a), il semble que nous ne pouvons pas affirmer de façon acceptable (14b). Quant à (14c), il semble bien que nous puissions l’affirmer de façon acceptable étant donnée la vérité de (14a). Ainsi, le comportement exhibé en (14a)-(14c) est typique des adjectifs absolus minimaux (voir pour les cas paradigmatiques les schémas dans (10a) - (10c)). Ainsi, contrairement à ce qu’on pourrait croire peut-être, ‘incorrect’ a tous les signes d’un adjectif absolu ayant un standard minimal. Puisque c’est exactement ce que prédit la théorie de Kennedy et McNally si ‘correct’, son antonyme, est un adjectif absolu ayant un standard maximal, nous pouvons prendre ces considérations comme des raisons supplémentaires en faveur de notre analyse linguistique de ‘correct’.

Quant à l’objection que le fait d’accepter des degrés de rectitude (doxastique) mettrait en péril l’idée que la croyance joue un rôle crucial dans l’action (voir plus haut les trois

⁹ Voir aussi des cas sans référence explicite à la croyance ou l’affirmation (le versant externe de la croyance), par exemple : “Leur prédiction était un peu incorrecte, il y avait bel et bien de la pluie aujourd’hui, mais un peu plus tard que prévu”. Une telle affirmation paraît tout à fait acceptable.

objections de Pascal Engel contre la thèse de la gradabilité de la rectitude doxastique), elle ne s'applique tout simplement pas à la version de la thèse proposée ici. Nous ne pré-supposons pas ici que 'juste' et 'correct' en tant qu'adjectifs gradables ne peuvent être attribués qu'à des degrés de croyances (ou degrés de confiance). Nous avons explicitement considéré des cas où ces adjectifs s'appliquent au terme 'croyance' et font référence à la croyance entière et non aux degrés de croyance (mais voir Logins 2019 pour la gradabilité de croyances). Ainsi notre proposition est compatible avec l'idée selon laquelle la croyance (entière) joue un rôle central dans l'action et la délibération.

3. Conclusion

Un débat central en épistémologie contemporaine concerne la normativité de la croyance et se focalise sur la norme fondamentale de la croyance. Beaucoup d'efforts ont été dépensés pour chercher une formulation acceptable de la norme. Beaucoup d'efforts ont été également investis pour mettre en lumière des objections et des contre-exemples aux formulations existantes de la norme. Beaucoup d'énergie est dépensée à trouver des réponses à ces objections, et ainsi de suite. L'approche de Pascal Engel, comme nous l'avons vu, s'insère dans ce mouvement en ce qu'elle propose une compréhension normative de la norme en termes de l'idéal de la raison (et non en termes prescriptivistes ou évaluativistes, par exemple). Selon Pascal Engel, il est néanmoins nécessaire pour qu'une croyance soit correcte (et se conforme donc à la norme en question) qu'elle soit vraie. Mais alors, une question peu étudiée dans la littérature récente se pose vis-à-vis de la rectitude doxastique : comment concilier l'idée plausible qu'une croyance peut être plus au moins correcte et donc que la rectitude admet des degrés avec l'idée que la vérité est nécessaire pour une croyance correcte (en assumant que la non-gradabilité de la vérité est non-négociable). Pour sa part Pascal Engel rejette la tension même. Il rejette l'idée même que la rectitude doxastique admet des degrés. La ligne que nous avons prise dans le présent article était d'élaborer ou plutôt d'esquisser une position alternative conciliacionniste. Selon celle-ci, la vérité est nécessaire pour une croyance correcte, la vérité n'admet pas de degrés, mais la rectitude peut néanmoins être gradable. La solution à la tension apparente vient de l'idée inspirée des résultats récents en linguistique des adjectifs gradables selon laquelle une croyance est correcte seulement dans le cas où elle a le degré maximal de la rectitude, à savoir la vérité. C'est un peu comme dans le cas des adjectifs comme 'pur' où pour que quelque chose soit pur l'objet doit avoir le degré maximal de pureté. La suggestion élaborée dans le présent article est que 'correct' semble

avoir un fonctionnement similaire. Sur la base de ces observations linguistiques, et étant donné que nous n'avons pas de bonnes raisons théoriques de ne pas les prendre pour argent comptant, nous avons suggéré que nous pouvons penser à la rectitude doxastique comme gradable. Une question supplémentaire se pose alors. Comment comprendre la rectitude dans ce cas, si seulement le degré maximal de celle-ci est associé à la vérité ? La suggestion ici était de concevoir la rectitude en termes de vraisemblance, comprise comme une relation de distance entre les mondes possibles. Ainsi, le monde le plus proche d'un autre monde, à savoir, ayant la distance 0, est le monde en question lui-même. Ce niveau de distance, ou plutôt l'absence de distance, est exigée pour la vraisemblance parfaite ou la rectitude absolue. Une distance quelconque est suffisante pour qu'une croyance ne soit pas correcte. Toutefois, le cadre théorique des mondes possibles et des distances entre ceux-ci nous permet de théoriser les degrés de vraisemblance, et donc de la rectitude. Une croyance fautive est bel et bien incorrecte, mais elle peut néanmoins avoir un plus haut degré sur l'échelle de la rectitude, à savoir, la vraisemblance, si le monde (associé au contenu de la croyance) est plus proche du monde de l'évaluateur (par ex. notre monde actuel) qu'un autre monde, associé au contenu d'une autre croyance. Par exemple, la croyance que les chiens parlent est moins vraisemblable et donc à un moindre degré de rectitude que la croyance que Almaty est la capitale kazakhe. Les mondes dans lesquelles les chiens parlent sont plus lointains (de notre monde) que les mondes possibles dans lesquelles Almaty est la capitale kazakhe. Ainsi, nous avons esquissé une option théorique pour conceptualiser l'échelle de la rectitude pré-supposée dans les expressions comparatives concernant les croyances correctes.

Ainsi, toutes les croyances vraies (et seulement celles-ci) sont complètement correctes. Elles ont toutes atteint la perfection de la rectitude qu'une croyance peut avoir. Elles sont dans un sens toutes idéales, elles sont parfaites, et cela même si elles font partie de notre réalité la plus ordinaire. Dans ce sens je m'accorde avec la proposition de Pascal Engel.

Références

- Boghossian, P., *Content and justification: Philosophical papers*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Cresswell, M.J., « The Semantics of Degree », in *Montague grammar*, Elsevier, 1976.

- Engel, P., « Doxastic Correctness », in *Aristotelian Society Supplementary Volume*, vol. 87, n°1, 2013b, p. 199-216.
- Engel, P., « In Defense of Normativism about the Aim of Belief », in T Chan, (éd.), *The Aim of Belief*, Oxford University Press, 2014.
- Engel, P., « Truth and the Aim of Belief »n in D. Gillies, (éd.) *Laws and Models in Science*, London, Kings College, 2004.
- Fassio, D., « Belief, Correctness and Normativity », in *Logique et Analyse*, 54, vol. 216, n°471, 2011, p. 486.
- Kennedy, C. & McNally, L., « Scale Structure, Degree Modification, and the Semantics of Gradable Predicates », in *Language*, 2005, p. 345-381.
- Kennedy, C., « Vagueness and Grammar: The Semantics of Relative and Absolute Gradable Adjectives », in *Linguistics and Philosophy*, vol. 30, n°1, 2007, p. 1-45.
- Klein, E., « A semantics for Positive and Comparative Adjectives », in *Linguistics and philosophy*, vol. 4, n°1, 1980, p. 1-45.
- Lewis, D., *Counterfactuals*, Blackwell, 1973.
- Littlejohn, C. « Don't Know, Don't Believe: Reply to Kroedel », in *Logos and Episteme*, vol. 4, n°2, 2013, p. 231-238.
- Logins, A., « Two-state Solution to the Lottery Paradox », in *Philosophical Studies*, 2019.
- McHugh, C. & Way, J., « Fittingness first », in *Ethics*, vol. 126, n°3, 2016, p. 575-606.
- McHugh, C. & et Whiting, D., « The Normativity of Belief », in *Analysis*, 2014.
- McHugh, C., « Engel on Doxastic Correctness », in *Synthese*, vol. 194, n°5, 2017, p. 1451-1462.
- Rotstein, C. & Winter, Y., « Total Adjectives vs. Partial Adjectives: Scale Structure and Higher-order Modifiers », in *Natural language semantics*, vol. 12, n°3, 2004, p. 259-288.
- Smith, M., *Between Probability and Certainty: What Justifies Belief*, Oxford University Press, 2016.
- Smithies, D., « The Normative Role of Knowledge », in *Noûs*, vol. 46, n°2, 2012, p. 265-288.
- Unger, P., « A Defense of Skepticism », in *Philosophical Review*, vol. 80, n°2, 1971, p. 198-219.

- Wedgwood, R., « Doxastic Correctness », in *Aristotelian Society Supplementary Volume*, vol. 87, n°1, 2013, p. 217-234.
- Wedgwood, R., « The Aim of Belief », in *Philosophical Perspectives*, vol. 33, n°16, 2002, p. 267-297.
- Wedgwood, R., « The Right Thing to Believe », in T. Chan (éd.), *The aim of belief*, Oxford University Press, 2013, p. 123-139.
- Whiting, D., « Should I Believe the Truth? », in *dialectica*, vol. 64, n°2, 2010, p. 213-224.
- Williamson, T., *Knowledge and its Limits*, Oxford University Press, 2000.
- Zehr, J., « Gradabilité », in M. Kristanek (dir.), *L'Encyclopédie Philosophique*.